



The satirical short story by Hamid Ali Bouacida

Received: 24/04/2024 ; Accepted: 20/06/2024



Osman CHAGGOU *

Université de Constantine 1, (Algérie), osman.chaggou@gmail.com

La nouvelle satirique chez Hamid Ali Bouacida

Résumé

Au début des années quatre-vingt-dix, Hamid Ali Bouacida crée un journal satirique appelé El Gantra, dans lequel il aborde avec ironie la situation politique en Algérie, et où il publie surtout un certain nombre de nouvelles. Ce n'est qu'en 2006 que paraît le premier recueil de l'auteur, Cinq dans les yeux de Satan, qui est l'objet du présent article dans lequel nous attellerons à repérer la manière dont Ali Bouacida use de satire et de jeux de mots dans ses nouvelles, tout en détournant les clichés pouvant parasiter son écriture.

Mots clés:

Journalisme ;
Littérature ;
Nouvelle ;
Satire ;
Cliché.

Abstract

In the early nineties, Hamid Ali Bouacida founded a satirical newspaper called El Gantra, in which he wrote ironically about the political situation in Algeria and published a number of short stories. It was not until 2006 that the author's first collection, Cinq dans les yeux de Satan (Five in the Eyes of Satan), was published. This article focuses on this collection, aiming to identify how Ali Bouacida uses satire and wordplay in his short stories, while at the same time diverting the clichés that can interfere with his writing.

Keywords:

Journalism ;
Literature ;
Short story ;
Satire ;
Cliché.

القصة القصيرة الساخرة لحامد علي بوعصيدة

ملخص

الكلمات المفتاحية:

الصحافة؛
الأدب ؛
قصة قصيرة؛
هجاء؛
كليشيه.

في بداية التسعينيات، أنشأ حميد علي بوعصيدة صحيفة ساخرة أطلق عليها اسم "القنطرة"، تناول فيها بشكل ساخر الوضع السياسي في الجزائر، ونشر بشكل خاص عددًا معينًا من القصص القصيرة. ولم تظهر المجموعة الأولى للمؤلف إلا في عام 2006، وهي خمسة في عيون الشيطان، وهو موضوع هذا المقال الذي سنسعى فيه إلى التعرف على الطريقة التي يستخدم بها علي بوعصيدة الهجاء واللعب على الكلمات في قصصه القصيرة، مع تحويل الكليشيهات التي يمكن أن تتطفل على كتاباته.

* Corresponding author, e-mail: osman.chaggou@gmail.com

Doi:

I- Introduction :

La littérature algérienne d'expression française compte de nombreux écrivains-journalistes qui, à travers les années, ont touché aussi bien au théâtre et à la poésie qu'au roman et à la nouvelle. Mohammed Dib, Kateb Yacine, Tahar Djaout ou encore Hamid Ali Bouacida, tous dotés de cette double casquette, restent les représentants de cette littérature. Bien qu'auteur de deux recueils de nouvelles, Hamid Ali Bouacida ne s'est pas exclusivement consacré à ce genre, puisqu'il a également publié un roman. Il est identifié principalement ici comme journaliste-nouvelliste, car il s'est surtout illustré dans les genres brefs, en témoigne le prix littéraire Mohamed Dib dont il a été récipiendaire en 2006, tout en demeurant assez peu connu dans le champ littéraire national, malgré un verbe incisif et un style alerte.

De son vrai nom Abdelhamid Ali Bouacida, l'auteur est né le 11 mars 1952 à Aïn Yagout, dans la Wilaya de Batna. À la fin de son parcours scolaire, il quitte les Aurès pour se poser à Constantine où il poursuit des études universitaires en sciences économiques. Après un second cursus en journalisme à Alger, Ali Bouacida rejoint en 1986 le journal sportif *El Hadeff* au sein duquel il côtoie les grands noms de la presse constantinoise, entre autres Boubakeur Hamidechi et Salim Mesbah. Avec l'ouverture politique et médiatique de 1988, il s'implique dans l'aventure *Les Nouvelles de l'Est*, un des premiers journaux algériens indépendants. Cette expérience fait naître chez le journaliste l'envie de se lancer dans la création de sa propre publication, ce qui se concrétise en 1991 avec la naissance de l'hebdomadaire satirique *El Gantra*, qui, cependant, fait long feu. Par la suite, et après avoir tenu la rédaction du quotidien régional *El Acil* (93/94), Ali Bouacida se tourne vers la communication institutionnelle puis privée, avant de renouer avec la presse dans les années 2000, en collaborant à plusieurs titres (*Le Courrier d'Algérie*, *Le Provincial*, *Horizons*, etc.). La maladie l'empêche cependant de se consacrer pleinement au journalisme, et finit par l'emporter le 22 avril 2018.

Durant ses années d'activité journalistique, Bouacida n'aura de cesse de faire de la littérature à travers des nouvelles publiées dans les journaux ou des billets qui restent très proches de la fiction. L'auteur laisse derrière lui quelques ouvrages : *Cinq dans les yeux de Satan*, recueil qu'il publie en 2006 aux éditions Casbah, *La dernière Carte*, roman paru chez L'Harmattan en 2013, et *Les âmes brisées*, un second recueil de nouvelles que Casbah publie à titre posthume en 2018.

De par sa brièveté, la nouvelle a plus de facilité à s'intégrer dans le journal où elle côtoie chroniques, billets et autres articles de presse. C'est donc presque naturellement que le journaliste-nouvelliste a publié certaines dans l'hebdomadaire satirique *El Gantra* (91/92), d'autant plus que la satire reste l'un des principaux traits de son style. De quelle manière celle-ci se manifeste-t-elle dans les nouvelles ? L'auteur use-t-il de jeux de mots dans un but satirique ? Procède-t-il à des détournements de clichés ? Ses nouvelles étaient-elles dès le départ destinées au journal satirique où les réservait-il à être publiées sous forme de recueil ?

Pour répondre à ces questions, nous commencerons par définir brièvement la nouvelle, la satire et le cliché, avant d'essayer de mettre en évidence la manière dont l'auteur use de la satire et du détournement de certains clichés dans les nouvelles composant *Cinq dans les yeux de Satan*.

I.1. Nouvelle, satire et clichés :

Il est impératif de définir dans un premier temps la nouvelle, surtout que nous la rencontrons aussi bien dans le domaine journalistique que celui littéraire. Nous relevons que deux principaux critères sont retenus pour la caractérisation de celle-ci : la brièveté tout d'abord, la vérité ensuite. À propos de cette dernière, Stefan précise : « La nouvelle est de l'ordre du vrai ; mais inouï, révélateur, inédit, neuf – d'où son nom qui la rapproche de la nouvelle du jour : *x* est mort, c'est la guerre. A et B se marient. « Deux amis se quittent. Un corbillard qui passe. Une jeune amoureuse qui se met nue. Telle est la nouvelle ». Quelque chose de surprenant et de problématique, c'est-à-dire qui met en relation les valeurs contradictoires, de la vie et de la mort en ce qu'elles se déniaient mutuellement ». (1981, p. 437)

Cela dit, la nouvelle reste un genre à part, lequel obéit à ses propres règles. Elle possède une architecture et un cheminement qui lui sont propres. Schmitt explique qu'on ne saurait utiliser la nouvelle comme un « débarras », car dans ce genre littéraire, tout est cadré, de l'espace à la description en passant par les personnages, l'architecture doit être parfaite (2010, p. 139). Pour l'écrivain, la nouvelle reste un genre exceptionnel, ce qui rejoint la position de Baudelaire, lequel parlait avec grands éloges des récits brefs : « [La nouvelle] a sur le roman à vastes proportions cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet. Cette lecture, qui peut être accomplie tout d'une haleine, laisse dans l'esprit un souvenir bien plus puissant qu'une lecture brisée, interrompue souvent par le trac des affaires et le soin des intérêts mondains. L'unité d'impression, la totalité d'effet est un avantage immense qui peut donner à ce genre de composition une supériorité tout à fait particulière, à ce point qu'une nouvelle trop courte (c'est sans doute un défaut) vaut encore mieux qu'une nouvelle trop longue. (1857/1965, p. 38)

Malgré tous ses attraits, la nouvelle passe de nos jours pour un genre mineur, qui peine à attirer les foules. C'est du moins ce qu'affirme Ozwald, lequel constate qu'il y a nettement moins de nouvelles publiées que de romans et soutient qu'aux yeux de tout le monde, celles-ci ne jouissent pas du prestige des autres genres (1996, p. 3). En Algérie,

à l'instar de ce qui se passe partout ailleurs dans le monde, les éditeurs donnent beaucoup plus d'importance au roman. La nouvelle, au même titre que la poésie, n'intéresse que quelques maisons d'édition qui en publient de manière sporadique.

En ce qui a trait à la satire, elle est définie par le Larousse comme étant « une pièce de vers où l'auteur attaque les vices et les ridicules de son temps - Par ext. Pamphlet, discours, écrit qui s'attaque aux mœurs publiques ou privées, ou qui tourne quelqu'un ou quelque chose en ridicule » (1992). Pour le Robert, il s'agit de tout « écrit, discours qui s'attaque à quelque chose, à quelqu'un, en s'en moquant. - Critique moqueuse » (1986). Dans un premier temps, la satire s'est surtout exprimée à travers la poésie et le théâtre, avec deux cibles de prédilection, le vice et le ridicule. Il faudra attendre le XIX^e siècle, au moment où la presse satirique se développe en Europe, pour que la nouvelle satirique fasse son apparition. S'inscrivant principalement dans le courant réaliste, celle-ci tend à traiter de thèmes liés à la politique et à la morale, en pointant du doigt les travers de la société et les défauts des personnages.

Comme nous l'avons évoqué supra, quelques nouvelles du recueil *Cinq dans les yeux de Satan* avaient été auparavant publiées dans *El Gantra*. À partir de là, nous ne pouvons nier le lien qui existe entre le ton de celles-ci et celui du journal que son fondateur présentait comme satirique. L'écriture d'Hamid Ali Bouacida est certes inventive, tranchante, mais le recours à l'humour, l'ironie ou le sarcasme, que ce soit à travers les thèmes abordés, la manière de raconter les faits et les jeux sur le langage, nous amène à émettre l'hypothèse que le nouvelliste destinait ses textes principalement au journal, et comme certains existaient depuis le début des années 80 (D. Chetti, communication personnelle, 23 octobre 2023), il a sans doute dû procéder à un remaniement plus ou moins profond de ceux-ci.

Enfin, concernant le cliché, il est défini par Amossy et Herschberg Pierrot comme une « une expression toute faite immédiatement repérable » (2021, p. 87). Que nous soyons en face d'un texte littéraire ou d'un texte journalistique, les clichés parasitent les deux genres, tant il est vrai qu'« entre le mot et le cliché [...] la différence est mince » (Imbert, 1989, p. 39). Il est d'ailleurs frappant de constater que quand bien même les clichés tendent à faire perdre à l'écriture toute son originalité, leur présence ravit aussi bien les rédactions que les éditeurs, car ils comblent une certaine attente chez les lecteurs, ce qui explique que les auteurs y recourent fréquemment, en n'hésitant pas quelquefois à les détourner pour en renouveler l'emploi.

Dans ce qui suit, nous examinerons des exemples montrant la dimension satirique des nouvelles de Hamid Ali Bouacida, ainsi que l'usage « original » des clichés par ce dernier.

II – Analyse textuelle

1. Mots sots choisis

À l'image du scribe habitant la nouvelle *Mots sots choisis*, l'auteur est un amoureux des mots et tout comme son personnage, manipule la langue. Il aurait aimé échanger des mots contre de l'argent : « Il choisirait alors quelques mots de son lexique quotidien et s'en irait chez le commerçant du coin acheter du pain pour dix sous-entendus, du lait pour deux contre sens et une boîte de tabac à chiquer pour un lapsus. Quant aux mots qu'il affectionnait particulièrement, ceux-là, il ne les dépenserait jamais, même pour acheter un peu de repos à son vieux corps fourbu ». (Ali Bouacida, 2006, p. 19)

Ce passage nous fournit déjà des indications sur le choix du titre, lequel fait allusion aux « morceaux choisis », ces fameux livres qui regroupaient des bouts de textes de la littérature française et qui, souvent, ont accompagné les écoliers de la génération d'Ali Bouacida. Usant de jeux de mots et de calembours exploitant essentiellement l'homophonie et la polysémie, l'auteur se permet de raconter de manière ironique certaines situations qui, en réalité, peuvent être difficiles à supporter. C'est ce que nous remarquons quand l'écrivain public reçoit un client qu'il suppose être un chercheur d'emploi : « Il connaissait par cœur toutes les entreprises qui licenciaient et tous les licenciés qui cherchaient un emploi. » (Ali Bouacida, 2006, p. 20). Le jeune homme se présente toutefois comme un textiste qui voudrait s'adresser au Délégué aux Langues. Le scribe écrit : « À Monsieur Le Délégué aux Langues/J'ai l'honneur de vous écrire pour vous dire que je ne suis qu'un faiseur de mots. Quelqu'un qui fait des textes, en attendant que mes textes me fassent. » (Ali Bouacida, 2006, p. 20). Notons ici l'utilisation de figures de style, dont le chiasme dans « fait des textes et mes textes me fassent ». Le jeune homme poursuit : « Je ne veux pas mourir avant d'avoir été écrit par ma plume. Cette plume qui parcourt mes pages comme on déflore le silence. Je suis un textiste et si ce mot n'existe pas, je l'invente. » (Ali Bouacida, 2006, p. 20). Le mot textiste est donc inventé, et signifie « quelqu'un qui tisse les mots ainsi que de l'étoffe s'enchevêtrent les fibres » (Ali Bouacida, 2006, p. 20). Et ce jeune textiste a des projets que l'écrivain public met noir sur blanc : « Je tirerais sur les virgules, ces gâchettes à l'envers et, des accents circonflexes, je ferais des toits pour tous les vagabonds du monde. Du tableau noir des maîtres d'école, je ferais un grand métier à tisser où les élèves viendront broder des phrases et puis des phrases multicolores. Je termine ici mon tissage. On achève bien l'écheveau ». (Ali Bouacida, 2006, p. 20)

Nous constatons que les deux personnages, de même que le narrateur, sont des amateurs de jeux de mots et même des poètes. D'ailleurs, au moment de payer la prestation, le scribe dit au textiste qu'on ne paie pas pour la poésie et que c'est gratuit.

2. Le Brasero

Dans *Le Brasero*, ce ne sont pas tant les jeux de mots qui nous ont interpellé, mais les personnages. En effet, nous y croisons Sergène, un ancien combattant d'Indochine, Alioua, qui serre des mains à longueur de journée et Hadda l'aveugle, à qui on jette des pierres. C'est le personnage de Hadda qui nous a semblé intéressant puisqu'il établit le lien entre le journal *El Gantra* et le recueil, en ce que certains textes d'*El Gantra* étaient signés par Ali Bouacida sous le pseudonyme de Hadda Lahdoudi. Nous sommes donc en droit de penser que le choix du prénom du personnage féminin du *Brasero* a un rapport avec l'éphémère nom de plume de l'auteur.

3. La statue

Cette nouvelle, particulièrement poétique, raconte l'histoire de la Victoire ailée qui trône sur le monument aux morts de Constantine. Balayée par des vents puissants, la statue finit par basculer dans le gouffre et se transforme dans sa chute en une femme qui décide d'aller à la découverte de la ville.

Nous retrouvons bien évidemment la marque de fabrique d'Ali Bouacida, qui ne peut s'empêcher de jouer avec les mots : « Alors, demanda l'un d'eux, s'adressant à la femme, on fait le trottoir ? Non, répondit précipitamment l'ivrogne, c'est le trottoir qui l'a faite. » (Ali Bouacida, 2006, p. 28).

Le personnage de l'ivrogne, qui répond à la question d'un policier interrogeant la femme, distingue entre « On fait le trottoir » et « C'est le trottoir qui l'a faite ». La première expression signifie que la femme se prostitue, alors que la seconde renvoie à la pierre et au matériau dont provient la statue devenue femme. Nous rencontrons encore un jeu de mots quand, plus loin, le personnage dit : « Je m'appelle Cheikh, mais mon véritable nom c'est Échec. » (Ali Bouacida, 2006, p. 28).

4. Suicide à Sidi M'cid

L'histoire : une jeune étudiante, poétesse à ses heures perdues, se fait surprendre par le vent qui fait tomber tous ses écrits dans le ravin. Elle descend les récupérer et fait la rencontre d'un sculpteur qui lui demande de faire quelque chose pour sauver le Rocher. Tombée amoureuse de ce dernier et voulant accéder à sa demande, elle pense à monter une association pour sauvegarder la ville. Cette nouvelle n'est pas dépourvue d'humour comme en témoigne le passage qui suit : « Elle créa un comité qu'elle appela « Comité de soutien gorges du Rhumel » et l'autorité lui refusa l'agrément, convaincue qu'elle avait affaire à une association à caractère érotique. Elle changea d'intitulé et proposa « Alerte rouge gorge du Rhumel ». Et de nouveau, les autorités lui refusèrent l'agrément sous prétexte qu'il n'y avait que des corbeaux dans les gorges. » (Ali Bouacida, 2006, p. 34)

Dans un autre passage, l'antithèse est construite à partir du détournement de l'expression figée « être un bon vivant » évoquant une personne aimant la vie et ouverte aux autres, qui est opposée à « mauvais mort », le contraste créant un effet comique : « Tenez, regardez celui du fond là-bas, de son vivant il était clown. C'était un bon vivant et c'est devenu un mauvais mort. » (Ali Bouacida, 2006, p. 34).

5. Lettre à mon psychiatre

Voilà un texte qui se veut d'emblée satirique. Le narrateur s'y adresse à son psychiatre qui prétend apporter des réponses à ses maux : « Je vous écris donc pour vous épargner la corvée de m'aider à recouvrer la raison. Voici mes raisons. » (Ali Bouacida, 2006, p. 37). L'auteur joue sur le double sens du mot « raison », et le narrateur de continuer à interpeler son psychiatre : « Vous avez même essayé de m'injecter des saloperies dans les veines mais les artères, docteurs, sont peuplées de délirants béats devant le châssis d'une femme ou le cul d'une voiture. » (Ali Bouacida, 2006, p. 38). L'auteur use de métaphore et de personnification, et, dans le passage suivant, de paronomase : « La vie n'est pas une BM. La vie est un poème. Gareez votre caisse et marchez. » (Ali Bouacida, 2006, p. 39). Grâce à cette figure de style, Ali Bouacida oppose une vision du monde centrée sur le profit et la richesse matérielle à celle du poète, empreinte de simplicité et de quête de la beauté. Lancé dans sa démarche, il enchaîne : « Et si vous avez l'heur de me capturer, je me mettrai à la table des matières pour vous faire souper de moi. » (Ali Bouacida, 2006, p. 39).

Ce qui demeure remarquable chez Ali Bouacida, c'est la liberté dont il fait preuve dans l'écriture de ses textes. Une liberté qui lui permet de tenter toute sorte de jeux de mots, montrant au passage qu'il a de la suite dans les idées : « Je réinventerai la langue de bois : « hêtre ou ne pas hêtre. Cèdre sans céder. Osier parler ? Ebène alors ! Tek à rentrer chez toi ! » (Ali Bouacida, 2006, p. 39).

Au registre des détournements, l'expression « noyer son chagrin » est déclinée en « noient leur crise de logement, leur "piétonnerie" et la monotonie de leurs jours... » (Ali Bouacida, 2006, p. 38). Dans cette même veine, les mots « vent » et « tempête » de la locution « qui sème le vent récolte la tempête » sont respectivement remplacés par « lumière » et « pierres » dans le passage suivant : « Les psychiatres, eux, font la chaîne parce qu'ils ont manipulé la

folie et comme les fous sont des envoyés spatiaux qui sèment la lumière et récoltent les pierres, leurs soignants doivent répondre à un questionnaire sur toutes les saloperies qu'ils leur ont prescrites ». (Ali Bouacida, 2006, p. 44).

6. La boucherie du coin

L'auteur évoque la misère d'un citoyen désigné par « Tu », qui essaie de se procurer un peu de viande dans une boucherie, sous le regard méprisant du boucher et des clients aisés, ceux-là mêmes qui « mâchent et rotent bruyamment. Tout y passe : foie, entrecôtes, cœur, rognons, viande hachée... Ils mangent comme on noie un chagrin et ils sortent en se curant les dents, dans les yeux, cette béatitude du désir assouvi, cette extase de la faim apaisée » (Ali Bouacida, 2006, p. 42). Malgré la sensibilité du sujet, Ali Bouacida reste fidèle à sa plume et y apporte une touche humoristique en dressant un parallèle entre la viande et les femmes que l'on retrouverait sans doute dans la bouche de bon nombre de représentants de la gent masculine :

C'est qu'ils confondent tout. Quand ils parlent de gigot, ils font des gestes obscènes car pour désigner une femme, ils utilisent les termes « gigot » ou « morceau ». À l'allure où évolue le langage, on ira bientôt demander la main d'une jeune fille chez le boucher du coin et acheter de la viande fraîche chez les parents d'une jeune vierge... Si on épouse des gigots, c'est qu'on mange des femmes ! (Ali Bouacida, 2006, p. 42)

7. Amelettes (Petits états d'âme)

Dans cette nouvelle, nous repérons le jeu de mots dès le titre. En terrain connu, le lecteur pourrait identifier le jeu de mots avec les « petites âmes », mais l'auteur a préféré quand même ajouter, entre parenthèses, « petits états d'âme », afin de rendre l'intitulé plus explicite. Hamid Ali Bouacida se permet ici d'explorer son univers littéraire en rendant hommage à quelques figures d'intellectuels algériens victimes du terrorisme islamistes, ce qui pourrait situer le moment d'écriture de la nouvelle dans les années quatre-vingt-dix, alors que par dizaines, ces derniers tombaient sous les balles assassines.

8. Histoire sans « C »

En matière d'humour et de dérision, Histoire sans « C » reste une référence dans le recueil objet de notre analyse. L'amorce nous plonge sans délai dans l'ambiance : « Avec les femmes, j'ai toujours cumulé de cuisants échecs, n'ayant pas le profil requis pour être un tombeur : j'ai un nez assez long pour me précéder d'un quart d'heure et avec le temps, j'ai fini par tirer quelques avantages comme par exemple rester chez moi tout en ayant le nez dehors ou bien être bien loin quand quelqu'un vous ferme la porte au nez ». (Ali Bouacida, 2006, p. 47)

L'auteur nous raconte dans ce texte une anecdote avec une serveuse. Cette histoire qui, de prime abord, paraît insensée, du moins sur les flancs, permet à Ali Bouacida de s'amuser avec les mots et d'amuser les lecteurs : « Comment trouvez-vous mon flan ? me demanda-t-elle en s'approchant de ma table. Très bon !, me contentai-je de répondre pour clore là ce dialogue qui commençait à me donner des illusions. Ça me fait plaisir, mais je ne parle pas de ce flan-là mais de ce flanc-ci », me dit-elle en me montrant sa hanche ». (Ali Bouacida, 2006, p. 48)

Le compagnon de la serveuse l'ayant surpris, le personnage/narrateur décide, pour sauver sa tête, d'enlever la lettre « C » de sa conversation : « *almez-vous ! *almez-vous ! On ne va pas se battre pour une affaire de *ul ? » (Ali Bouacida, 2006, p. 48), et se voit répondre : « Allez, fous moi le *amp ! disparaîs de ma vue. Si jamais je te revois i*i, je te *oupe les *ouilles. *asse-toi ! » (Ali Bouacida, 2006, p. 49).

Plus loin, répondant à une jeune fille qui voulait savoir s'il avait un défaut de langue, le narrateur/personnage explique : « Non ! je n'ai aucun défaut. Je suis juste en train de préparer une thèse de doctorat qui s'intitule « L'antialphabet » et qui consiste à éliminer progressivement toutes les lettres de l'alphabet afin de ne pouvoir communiquer qu'avec les gestes. J'en suis actuellement à la lettre « c » ». (Ali Bouacida, 2006, p. 49)

L'auteur exploite jusqu'à la fin de son histoire cette volonté du personnage à virer le « c ». D'ailleurs, le texte se termine ainsi : « Je m'entendis hurler : “bande de *ons ! bande de *ons !” et derrière la grille en fer, les infirmiers à poil riaient, riaient... » (Ali Bouacida, 2006, p. 57).

9. À la recherche du temple perdu

Nous commencerons par signaler l'allusion faite à Proust et à son œuvre À la recherche du temps perdu. L'auteur, dans tout son recueil, n'hésite pas à mettre en avant ses influences littéraires et les textes qui l'ont imprégné. Par ailleurs, et comme pour la plupart de ses nouvelles, Ali Bouacida use du ton satirique, mais aussi d'humour, en particulier lorsqu'il évoque la wilaya de Bordj-Bou-Arréridj : « En hiver, ses habitants l'appellent Bordj-Boue à cause des pluies qui embourbent les rues. » (Ali Bouacida, 2006, p. 67).

En outre, l'auteur cite une chanson raï, celle de Réda Taliani intitulée Joséphine, sortie en 2004, soit deux ans avant la publication du recueil, ce qui nous permet de situer à peu près l'époque de l'écriture de la nouvelle.

10. Cinq dans les yeux de Satan

La nouvelle qui a donné son nom au recueil nous paraît d'une grande richesse, d'autant plus que nous y repérons un lien intratextuel avec le roman *La dernière carte*, paru sept ans après. En effet, il est question dans les deux textes des aventures amoureuses d'un enseignant épris de plaisirs, de littérature et de musique. D'ailleurs, Jacques Brel et Abdelhalim Hafez, auxquels l'auteur voue un véritable culte, y sont particulièrement présents.

À l'image de ce qu'il fait dans tout le recueil, Ali Bouacida use dans cette nouvelle d'humour et de jeux de mots, comme lorsqu'il présente la fille dont il était amoureux : « Tout le monde l'appelait Foufou et elle ne ressemblait pas du tout à son surnom tant elle me sembla sage et posée. » (Ali Bouacida, 2006, p. 72). L'auteur fait, d'évidence, allusion à la folie qu'on retrouve doublement dans le nom du personnage Foufou.

11. Les ruines

Chez Ali Bouacida, tout tourne autour des mots. D'ailleurs, Les ruines s'ouvre sur l'écroulement d'un mur portant des graffitis et le personnage qui retrouvait les lettres « ARIS », mais ne réussissait pas à mettre la main sur le « P ». Ce dernier était désespéré : « Dans son cerveau embué par les vapeurs du kif, germèrent toutes sortes de mots et il se mit à jouer avec les quatre lettres : R.I.A.S, S.A.R.I, R.A.I.S... et trouvant le jeu sans intérêt, laissa tomber en décidant de rouler un autre joint ». (Ali Bouacida, 2006, p. 85)

12. Journal d'un nouveau pauvre

La pauvreté reste un thème récurrent chez Ali Bouacida, qui, de nouveau, aborde ce sujet et reprend à l'occasion certaines expressions propres aux Algériens, notamment le fameux « Avancez à l'arrière ! » utilisé par les receveurs de bus : « Le receveur, un jeune blanc-bec me demande d'avancer « devant ». Reprenant à mon compte des extraits du vieux Léo, je lui rétorque « Les bus ont été remplis demain matin : libérez les sardines et il n'y aura plus de receveurs ! » (Ali Bouacida, 2006, p. 110)

Par la suite, comme dans *Le boucher du coin* où il était question d'hommes qui ne distinguent pas les femmes des gigots, l'auteur évoque ceux qui, de la même manière, confondent filles et whisky : « Il ne lui en voulut pas et continua même à lui parler comme si de rien n'était et à boire régulièrement, taquinant tour à tour la femme et la bouteille, s'adressant parfois à l'une avec le langage qui sied à l'autre. Étant marié au whisky, il rêve de boire la fille jusqu'à se soûler ». (Ali Bouacida, 2006, p. 116)

Usant plus loin de sarcasme, Ali Bouacida écrit : « À mon beau-frère le mécano qui me demanda la destination de mes vacances, je répondis que j'allais passer deux semaines à Garcia Marquez, en Espagne et de revenir par Amin Malouf au Liban. « T'es fou, me dit-il, le Liban, c'est la guerre » » (Ali Bouacida, 2006, p. 124-125)

III- Conclusion

Il est bien entendu que satire, sarcasme et humour font partie du style de Hamid Ali Bouacida. Le journaliste-nouvelliste a trouvé dans l'hebdomadaire satirique *El Gantra* qu'il avait fondé un premier support permettant de diffuser ses écrits. Ses nouvelles regorgent de jeux de mots amusants et drôles, parfois basés sur le détournement de clichés, un procédé qui lui permet de traiter avec humour et légèreté de sujets parfois complexes.

Le début des années quatre-vingts a été, pour Ali Bouacida, riche sur le plan de la production littéraire, cependant, l'auteur n'a eu l'occasion de publier ses nouvelles qu'une fois son journal lancé. Il semble avoir retouché bon nombre des textes qui y sont parus afin de mieux les intégrer dans son recueil *Cinq dans les yeux de Satan*. Le constat reste toutefois le même : l'écriture inventive d'Ali Bouacida réside dans sa liberté d'user de jeux de mots qui peuvent paraître usés, parfois jusqu'à la *orde.

Références :

- [1]. ALI BOUACIDA, HAMID. (2007). Cinq dans les yeux de Satan. Alger. Casbah
- [2]. AMOSSY, RUTH & HERSCHBERG PIERROT, ANNE. (2021). Stéréotypes et clichés : langue, discours, société (4e éd.). Paris. Nathan Université.
- [3]. BAUDELAIRE, CHARLES. (1857/1965). Nouvelles Histoires extraordinaires. Paris. Flammarion.
- [4]. IMBERT, PATRICK. (1989). L'Objectivité de la presse : le 4e pouvoir en otage. Montréal. Hurtubise HMH.
- [5]. JUDE, STEFAN, « Hardy et la nouvelle », Nouvelle revue française, Paris, no 329, 1 juin 1980/pp. 85-88.
- [6]. LAROUSSE. (1992). Nouvelle. Dans Le Larousse.
- [7]. ROBERT. (1986). Nouvelle. Dans Le Petit Robert.
- [8]. SCHMITT, ÉRIC-EMMANUEL (2010). Concerto à la mémoire d'un ange. Paris. Albin Michel.